

MARC TRILLARD

# L'anniversaire du roi

roman

*ACTES SUD*



*à M. A. et à B. P.*



## AU PAYS DE LA MÈRE

Malheureusement l'université royale des beaux-arts n'est plus une possession de la monarchie, ce qu'ignore évidemment son visiteur. Sundaray Yeap le détrompera en même temps qu'il le rassurera, tout à l'heure, lorsque le visiteur en aura terminé avec la présentation de son projet.

Un projet concernant "la personne du roi", a fait savoir son invité au secrétariat du palais, trois jours plus tôt. C'est pourquoi Yeap le reçoit. Tout ce qui touche au roi, quoi qu'il en soit et en advienne. Même dans le cas présent, dans ce qui apparaît comme une inoffensive manifestation d'ordre esthétique ou artistique autour d'un anniversaire royal. *Tout* ce qui touche le roi. Rien, a priori, qui soit anodin.

Victor-Vong Levantin, son audience du jour. Homme encore jeune, trente-cinq ans, trente-six ans. Métis à la composante asiatique, sud-est-asiatique – khmère? –, clairement affirmée. Mais pas cambodgien, pas de nationalité cambodgienne. Un Français. Artiste peintre de son état. Récemment installé dans la ville *pour le long terme*, le temps qu'il lui faudra, en tout cas, pour mener à bien son projet. Il a l'idée, il exprime le souhait de pouvoir organiser

une exposition célébrant le prochain anniversaire du roi père. Quatre-vingt-dix portraits pour les bientôt quatre-vingt-dix ans du monarque, un portrait pour chacune de ces années. C'est le projet.

Qui ne manque pas d'être séduisant, admet Sundaray Yeap à part lui. Séduisant car original. Inattendu. Et peut-être utile. Exploitable. Profitable à l'image de celui qu'il sert, de cette maison, ce palais, cette monarchie qu'on s'emploie avec tant d'application à vider de sa substance, cette royauté sur le déclin, cette dynastie aux lignées en voie d'extinction, aux derniers héritiers je-m'en-bats-l'œil de leur condition.

Méritant d'être examiné, certainement.

— Mais au-delà de la célébration elle-même, quelle serait l'intention? Le propos de fond? Y a-t-il un propos?

Victor-Vong Levantin, Victor-Vong, ou V.V, ainsi qu'il est connu ou le fut, le fut bien plus qu'il ne l'est aujourd'hui, l'est-il encore, se garde de répondre que : la question n'est pas là, la question est que le temps presse. Le principe de son projet, avant sa raison, ne tient qu'avec le monarque du temps de son vivant, le monarque tant qu'il est en vie. On ne sait pas si lui, Victor-Vong, ou un autre que lui, pourra se présenter à nouveau l'an prochain devant le secrétaire particulier avec le même projet dans les mains. Il dit :

— Il y en a un, bien sûr. Les quatre-vingt-dix figures – je les appelle figures plutôt que portraits – représenteront le peuple cambodgien réuni autour de son roi. Le peuple cambodgien dans son entier, intemporellement, transversalement...

— Vous faites allusion à l'histoire récente. L'époque en cours...

V.V fait allusion à tout ce que le secrétaire trouvera bon. L'époque en cours ou celle d'hier ou n'importe quelle autre de son choix. Pourvu qu'on en reste au stade de l'ellipse. Sa vision du pays reste très générale encore, générale et floue, coupablement abstraite, il ne prétendra pas le contraire. Mais il ne fait qu'arriver, moins de deux semaines à peine, pour sa défense.

Le damnak chan. La maison des bureaux, l'administration générale du palais où le secrétaire particulier le reçoit. La même orgueilleuse architecture qu'alentour, Pagode d'argent ou Hall du Trône, qu'il a observé tout à l'heure en route vers son rendez-vous. Puis le formalisme des salutations, le sampeah de Sundaray Yeap et son sobre "Je vous écoute". Mais il est déjà moins impressionné. Il se sent gagner en assurance en même temps qu'il devine l'intérêt qu'il a éveillé chez son vieillissant examinateur.

— Je parle de la vie du roi, se lance-t-il. De sa fonction. Le roi comme ciment de la nation.

Comme tout roi qui se respecte, sans risque jusqu'ici.

— Les figures comme symbole d'un peuple se retrouvant dans la personne du roi. Un peuple et son roi, le roi au milieu de son peuple, garant de son unité.

Ferme et certain, dans une argumentation simple mais explicite, du moins l'espère-t-il. Car il n'est guère en mesure d'aller beaucoup plus loin dans son propos de fond. Mais il pense qu'il y est, ou s'en rapproche à grands pas. Il a vu les yeux de son interlocuteur se fermer l'espace d'un instant — le roi entouré de *tous* ses sujets. L'image. Le Cambodge entier rassemblé dans les jardins du palais. Pourraient-elles accueillir tout le pays, la totalité de

sa population, ces esplanades, toutes vastes soient-elles? Si chaque Cambodgien était aussi... Il s'avise soudain de la grande maigreur, la sécheresse de chair de son hôte. Sundaray Yeap vague dans la veste de son costume comme le reste de son corps flotte vraisemblablement sous l'étoffe derrière le bureau où il est assis. De quoi se nourrit encore le secrétaire particulier, hors le sel de sa fonction, le bain des ondes royales glissant des toits d'or qui encerclent son office?

Il sait tout de même, il a tout de même appris qu'il existe aujourd'hui deux rois dans ce pays. Le "roi père" et le roi régnant, le premier ayant abdicqué au profit du second, son fils. C'est à la traîne du père qu'il projette de s'amarrer, accrocher ce qu'il a imaginé des prochains mois de sa vie.

— Et ces figures, ces portraits, quels en seront les modèles? Où les prendrez-vous?

— Je ne les prendrai pas moi-même. Ce seront des individus ordinaires, des gens de tous les jours, les grains de riz anonymes de la société-rizière.

Il est satisfait de sa métaphore, dont il espère que son interlocuteur apprécie la pertinence, sinon la poésie.

— Ils seront choisis par les participants à l'atelier que je vais constituer. Des amis, des voisins. Des quidams. Un paysan halant son buffle dans une rue de la périphérie. Le coiffeur de rue sur son trottoir. Un gardien du Musée royal. L'artiste choisira son modèle. La liberté de choix, qui fera la sincérité de son travail.

La sincérité du travail. Un autre mot important qu'il a su trouver. Est-ce qu'il l'a dit avec assez de conviction? Est-ce que sous la conviction ne perce



pas l'urgence, la tentation qui le lie à son projet depuis qu'il en a eu l'idée?

— Mais c'est un chantier d'envergure, comme vous voyez. Un travail qui, pour être achevé à temps, doit commencer sans tarder.

— Car il y a une date, en effet, confirme le secrétaire, faisant savoir qu'il a bien compris.

— Sine qua non.

— Cependant vous imaginez qu'on me posera la question, à un moment ou à l'autre, de la motivation. Un Français voulant célébrer le roi du Cambodge à l'occasion de son anniversaire...

*On me posera la question.* C'est Yeap qui la pose, la question, et personne d'autre. Il est curieux de la part non occidentale qui module la personne de son visiteur, presque toute sa personne, la notable composante asiatique de ses cheveux lisses et noir de jais, de ses paupières couvrant un tiers de l'iris, qui lui font le même regard que le sien, celui de l'attentisme et de la négociation, attendre et voir ce que fera ou dira l'interlocuteur.

— Mais pourquoi pas? Un roi de la stature de ce roi. Une personnalité qui a marqué son époque si longtemps, dans son pays et au-dehors. Ses relations avec la France...

De ce que V.V sait de Norodom Sihanouk. Du peu, d'à peu près tout ce qu'il en sait. Il prend ce risque, s'avancer sur un terrain qu'il connaît si mal, pour ne pas aller à la facilité de l'autre explication, celle dont il attend que ce soit son interlocuteur qui l'amène sur la table.

— Est-ce qu'on devrait s'étonner qu'un étranger, et au-delà d'un étranger, un artiste, souhaite rendre hommage à ce roi?

Il a tout dit et prie pour que l'examineur s'en contente. Passons plutôt à l'autre sujet, monsieur Yeap, l'autre motivation, celle que vous brûlez d'entendre.

— C'est vrai, un acteur majeur de son temps. Cependant vous-même, vos origines. Puis-je vous demander de quelle Asie vous tenez votre... fraction asiatique?

Sa légitimité au projet, loin devant son statut d'artiste peintre. Sa légitimité vis-à-vis du palais. Pas seulement du palais. Il sera sans doute amené de nouveau à faire état de son ascendance, en de nombreuses occasions.

Le thé. Le thé glacé sans sucre, à la teinte brun clair et à l'insidieuse saveur douce-amère, qu'il consomme déjà en adepte aux terrasses de chaises et de tables bancales sur les trottoirs de la vieille ville. Il s'est épris de ce breuvage autant que de la bourdonnante confusion animant ces restaurants populaires. Quelques gorgées dans chaque verre pendant qu'il observe les visages des buveurs et des passants. Celui-ci peut-être. Celui-là beaucoup plus certainement. Les traits et le teint différent de ceux des Laotiens, sensiblement plus fins et plus clairs.

Un jeune moine, probable résident d'un monastère intra-muros, a déposé un plateau – une carafe, deux verres – entre Yeap et son audience. Le moine tourne ses yeux vers V.V qui hoche la tête.

— Je suis khmer par ma mère, dit-il.

— Mhmmm..., fait le secrétaire, c'est bien ce que je pensais avoir vu. Peut-être auriez-vous pu commencer par là, votre ascendance, j'aurais saisi plus vite.

— Mais pas seulement mes origines, mon intérêt pour le roi aussi. Il me semble parfois que j'en arrive à les confondre.

Et il est tout près de croire en ce qu'il dit, de s'en convaincre avant d'en convaincre son interlocuteur, et voici ce qui pourrait lui arriver de mieux, qu'il soit convaincu, afin d'apparaître convaincu. Pour ses prochains entretiens, au palais et ailleurs.

— Bien, déclare le secrétaire particulier.

Le secrétaire particulier se propose de soumettre le projet du visiteur à sa majesté. À sa majesté comme à quelques personnalités de la cour et, bien sûr, aux membres du haut conseil du Trône. Il le soumet car lui-même le trouve intéressant. Mais s'il peut être un bon avocat, il ne dispose pas de pouvoir décisionnaire. Il demande à son visiteur d'attendre qu'il revienne vers lui. Il répète qu'il n'oublie pas la condition sine qua non du projet. Il remercie son visiteur de s'être déplacé au palais.

— Monsieur Levantin, avez-vous déjà...

— Victor-Vong, s'il vous plaît. Je n'ai plus l'habitude de l'autre nom.

— Très bien. Monsieur Victor-Vong, avez-vous déjà visité le palais, ses beautés architecturales?

— Pas encore, malheureusement.

— Alors maintenant, si vous n'avez pas d'obligations immédiates. Je vous confierai à Diep, qui se fera un honneur. J'aurais aimé vous accompagner mais je suis attendu auprès du souverain, les audiences du jour.

Le jeune moine serviteur de leur thé a fait un pas en avant, se courbant légèrement devant le visiteur du damnak chan.

Le secrétaire particulier n'aura besoin de rien soumettre à personne. Ni à la cour, ni aux hiérarques du haut conseil qui s'en moquent. Nous avons d'autres chats à fouetter, monsieur Yeap. La monarchie comme une potiche oubliée dans le musée jouxtant le palais royal. Une urne sur laquelle on passe, frrrr, un coup de chiffon de temps en temps pour en faire sortir le roi, calmer les foules mécontentes de leur sort. Le bon génie de la réconciliation perpétuelle, notre Seigneur de la fraternité khmère, une et indivisible.

Quant au roi lui-même :

— Mais oui, absolument, oui, une bonne idée!

De sa bruisante voix de petite fille, haletante désormais. Épuisée par l'ennemi intérieur du cancer et de l'hypertension et du diabète. Oui, une excellente idée, comme il est né avec ce mot à la bouche, *oui*. Beaucoup trop de oui qui auraient dû être des non. La stratégie de l'évitement et de la conciliation à tout prix qui comporte tant de risques. Mais il n'y a pas de stratégie politique sans risque. Et on ne refait pas l'Histoire. Yeap est derrière son roi depuis trente-cinq ans, une grosse moitié de sa vie en termes de révolutions autour du soleil, la plus grande partie de sa vie si on parle de sa personne sociale, sa personne constitutive. Et donc il terminera son bail, va de soi.

Lequel semble assez proche de sa fin, maintenant. Quelques mois? Un an? C'est ce qu'il y a tout lieu de penser, ce que laissent entendre sans l'exprimer ouvertement les médecins quant à l'espérance de vie de notre souverain descendu de son trône. Et pourtant, voyez comme il continue de sourire, de prendre à cœur, de sacrifier à ses obligations. Pas une journée

sans une audience, une bénédiction, une distribution d'aides sociales, cassé en deux par l'âge, amarré au bras de sa constante épouse.

Yeap doit réfléchir au projet de son visiteur. À ses possibles implications dans le contexte politique du moment. Il est plus que probable qu'il donne sa chance au projet.

Six mois plus tôt, avant que Victor-Vong ne pénétre sur l'esplanade du palais royal à Phnom Penh, l'un de ses collectionneurs avait souhaité le rencontrer lors d'un de ses passages à Paris. L'hôtel colonial qu'il dirigeait non loin de Vientiane, au Laos, allait fêter cette année les dix ans de sa rénovation, qui en faisait un des séjours de prestige dans cette région du monde. La chaîne propriétaire avait accepté l'idée de son directeur, une exposition de dix toiles 2 m × 3 m reproduisant dix perspectives de l'établissement. Le directeur avait vendu le nom d'un de ses artistes préférés, Victor-Vong, V.V en bas et à gauche de ses toiles. Le "peintre des « Fêtes parisiennes »", qui s'essaierait avec enthousiasme au nouveau genre de l'exaltation du patrimoine architectural colonial. Pourquoi pas.

L'ex-peintre des "Fêtes parisiennes". Déchu de son titre depuis quoi, quatre, cinq ans. Ou plus? Depuis le scandale de la galerie Verdoyan? Ou encore avant? Le scandale de la galerie Verdoyan comme date officielle de son excommunication. Que suivraient le retour à l'expéditeur de sa collection permanente là-bas, puis, quelque temps plus tard, assez vite, celle abritée par un autre de ses galeristes attirés, rive gauche, puis le brusque silence de son galeriste new-yorkais, puis celui plus assourdissant encore de son marchand parisien historique. Puis le silence

de son cercle d'acheteurs. Puis le silence. Tout court. Victor-Vong? Ah oui, V.V...

Ce n'était que le résultat de ce qu'il avait cherché. Ce à quoi il avait œuvré dans une complaisante masturbation par le biais de ses toiles. D'abord secrètement, dans la duplicité et la dissimulation, puis en éliminant peu à peu les artifices, en soulevant un coin du drap, puis l'autre, de plus en plus manifestement, ostensiblement, publiquement. Jusqu'au fameux vernissage de la rue Verdoyan, la coupe pleine à ras bord, la coupe qu'il avait finalement fait déborder. Il l'avait cherché pour le malsain plaisir qu'il y trouvait, sans essayer d'en comprendre l'origine, puisqu'il emmerdait le monde, en sincérité, et telle devait être la raison du plaisir. Mais il avait senti, et compris, et pris dans les dents, toute la réalité de sa mise hors circuit, son exclusion progressive mais inéluctable du marché. Car il n'était pas l'artiste maudit qui aurait pu voir monter sa cote avec la malédiction, ce qu'il n'avait pas recherché et lui était égal.

Il était le parjure, celui qui avait craché dans la soupe, ce qui était bien différent. Le traître envers ceux qui l'avaient lancé auprès des galeristes qui comptaient, des acheteurs qui faisaient – et défaisaient. On avait aimé, on avait raffolé du (si jeune!) peintre eurasien, de ses vibrantes scènes de fêtes flirtant avec l'éloquence d'un Wozniawski, d'un Van Gellen ; et l'on avait aimé plus encore sa sexuelle présence, son leste esprit de répartie, les craquants sourires qui accompagnaient le bel esprit. On se l'était arraché, Victor, mon cher, Vong, chéri, comme on s'était arraché les scènes de réceptions privées, les dîners sur les banquettes de brasseries célèbres où il arrivait qu'on se reconnaisse soi-même, il semblerait

que ce soit moi, là, dans ce miroir, non ? Si, c'était elle. C'était lui, bien sûr, et si ce n'était lui, ça lui ressemblait furieusement. C'étaient eux, de temps en temps, au bon plaisir de l'artiste. Les "amis" et les relations du peintre en vogue et les noms du circuit rive droite – rive gauche. De temps en temps. Et jamais au centre. Toujours en arrière-plan. En "anecdotes". Au vestiaire du restaurant, trois-quarts arrière droit, un billet tombant en feuille morte dans la main de l'hôtesse. Penché dans une conversation secrète sur l'oreille d'un serveur, une moitié de visage seulement, la bouche et le nez disparaissant derrière la joue du garçon. Exquis ! Tellement adroit ! Tellement tordu, quand les relations et les amitiés se découvrirent, alarmées puis effrayées, dans les nouvelles images de la production de l'artiste renégat.

Ce n'était plus ni exquis ni anecdotique. Mais dégradant et outrageant. Une face devenue trogne, regard hébété par l'alcool, sourire niais à la bouche. Au bord de la banquette, une jambe découverte jusqu'au haut de la cuisse, ouverte, crémeuse face interne, à l'intention de la banquette voisine. Une tête chue dans l'assiette, chevelure mêlée aux algues de la marée du jour. Mais étaient-ce bien eux ? Pouvait-on dire que c'étaient eux ? On le pouvait, puisque eux-mêmes s'y reconnaissaient. L'un d'entre eux s'était reconnu plus que les autres. Au sortir des toilettes du restaurant, sur une jambe, le froc du frac souillé à l'entrejambe ; une tache sombre univoque dans les chaudes lumières de la toile. Le scandale qui avait terminé précipitamment le dernier vernissage à Paris de Victor-Vong.

À Paris et ailleurs. Il n'avait plus exposé nulle part depuis. Et de moins en moins vendu, sa cote d'artiste touchée en plein vol, dans la droite logique qu'il

avait mise en route. Il n'avait sans doute pas assez vendu, mais sans doute avait-il trop peint. J'ai peint plus que je n'aurais dû. Sa thématique frelatée dont il avait fini par s'écoëurer sans pouvoir s'en échapper.

Il avait passé les cinq années suivantes sans plus toucher à un pinceau, désormais aveugle à la couleur, à claquer ce fric dont il ne savait pas où il était passé, ne se souvenait pas de ce qu'il en avait fait, claquer sa monnaie en attendant la fin de la journée, ou plus généralement de la nuit, dans les bars de quartier où la moleskine crevassée et le laiton s'étaient substitués au velours et au cuivre, très bien, parfait pour lui, juste un autre flacon. Ou chez lui, dans un appartement-atelier qui aurait dû lui appartenir depuis longtemps et qui s'était mis de lui-même à collectionner les impayés du loyer, à essayer d'imaginer de quoi seraient faites les trois ou quatre prochaines années de sa vie, tendues sur quel cadre, barbouillées de quelles huiles... Ni huile ni châssis. Aucun dessein, pas même un monstre. Seul dans son fauteuil ou sur sa moleskine, tranquille et vide. Il ne s'y serait pas senti si mal, décryptant la poésie de la mosaïque au sol de quelque bar condamné, s'il n'avait pris l'appel de son collectionneur. L'Asie. L'occasion de l'Asie. Il avait senti quelque chose remuer en lui.

À Vientiane, il n'en était pas à la moitié de la dizaine des "perspectives" qu'il savait qu'il resterait. Il savait qu'il ne rentrerait pas, certainement, l'avait su au moment même où il avait présenté son passeport au contrôle de police de Roissy. Pas avant longtemps, un futur en pleine hypothèse. Combien de temps resterait-il dans ce pays, le Laos? Le temps que lui ferait l'argent de la commande. Combien?